

Dans l'un des textes de la section « L'Homme seul », D'Alfonso écrit : « Tu peux te refuser à écrire, mais ce n'est pas aussi simple que cela. Le langage est une voix qui répond à tes questions, qui questionne tes réponses. C'est un meurtre. » (p. 12). Prendre la parole pour affirmer haut et fort qu'il est possible de ne pas le faire, voilà qui illustre bien tous les paradoxes dont sont faits cet « homme seul », cet écrivain qui s'isole pour réfléchir et se questionner, l'homme qu'on isole sciemment ou non en raison de sa différence.

Dans *L'Autre rivage*, D'Alfonso navigue le plus souvent dans la prose poétique en faisant quelques escales dans le poème versifié. Cette « brisure » n'est pas innocente et confère à l'ensemble d'un texte en apparence décousu une grande cohérence.

L'on sort de cette lecture avec le sentiment profond que la poésie sert aussi à cela, à devenir ce lieu où le va-et-vient entre les questions et les réponses n'a de cesse de nous retourner et de nous confronter à ce qui nous constitue. On s'en doutait, mais Antonio D'Alfonso le fait avec une élégance dérangement, une parole poétique assurément incarnée. Un livre à lire et à relire, pour mieux comprendre le parcours de cet écrivain unique.

Stefan Psenak
Université d'Ottawa

Jean-Paul Daoust. *Les Saisons de l'ange II*. Le Noroît, 1999. 150 p.

Les quatre saisons suite et fin

Pour qui connaît le flamboyant personnage, l'artiste de scène extravagant que devient Jean-Paul Daoust quand on lui « donne » un public, la fréquentation de son abondante œuvre poétique participe bien souvent d'une expérience plus intime qui appelle presque au recueillement. C'est précisément le cas de ces *Saisons de l'ange II*, dont les deux sections, « Poèmes d'automne » et « Poèmes d'hiver », viennent conclure le travail amorcé en 1997 avec *Les Saisons de l'ange* (printemps et été).

Écrit à raison d'un poème par jour, *Les Saisons de l'ange II* propose des textes qui tiennent à quelques occasions près sur une demi-page (certains font une ou deux pages) tous coiffés d'une citation contenant le vocable « ange ».

Cette écriture de longue haleine, témoin du fil du temps, jette un regard tantôt langoureux tantôt acerbé sur la vie, l'amour, l'appréhension de la mort, l'écriture du poème. Instantanés croqués sur le vif, les poèmes ici réunis évoquent la beauté du paysage et sa précarité en tant que symboles de l'aventure humaine, comme dans « Vert-de-gris » :

Le vert-de-gris ronge
Le cuivre vieilli du jour
Un soleil morose jonche
Le jardin fané de l'air
Un ange ploie les ailes
C'est l'heure terne du chagrin (p. 47)

L'intériorité de Jean-Paul Daoust atteint ici, il me semble, sa pleine mesure. Le poète vieillit bien; ce que sa parole pourrait sembler perdre en verve et en éclats langagiers, elle le gagne en concision, en finesse. Le tranchant du poème se trouve dans les degrés de lecture qu'il propose. Une œuvre forte, dense, magnifique qui fait mentir l'adage qui veut que les « suites » n'aient jamais la puissance de l'œuvre inaugurale.

Stefan Psenak
Université d'Ottawa

Paul Chamberland. *Intime faiblesse des mortels*. Le Noroît, 1999. 62 p.

Au nom de l'humanité

Couronné par le prix de poésie des Terrasses Saint-Sulpice et de la revue *Estuaire*, *Intime faiblesse des mortels* est une brève mais intense méditation poétique sur la vie, le vieillissement, le pourquoi de l'écriture. Les quarante et quelques textes des deux sections de ce livre rappellent bien que l'effusion n'est pas la seule avenue de l'écriture. Ciselée, la poésie de Chamberland, qui emprunte parfois la voie du mysticisme sans pour autant tomber l'exaltation religieuse, se veut en quelque sorte une interpellation du lecteur ouvrant à la discussion et au partage.

Les parallèles entre les parcours physique et existentiel de l'humain et les métamorphoses irrévocables de la Nature affluent avec le même bonheur que dans certains des plus beaux textes de Gatien Lapointe :

Cet homme vieillissant n'aura peut-être fait qu'une chose :
épouser un arbre,
s'éprouver longuement, à tâtons, sa main palpant
la chair ligneuse et
sachant là, d'elle-même, à connaître. (p. 39)